

## LE CŒUR DE SOUFANIEH : LA PRIÈRE

Jésus L'a bien dit : « on reconnaît l'arbre à ses fruits ». Soufanieh se reconnaît au mouvement de prière, qui s'est déclenché à Damas, et qui a fini lentement par se propager jusqu'aux confins du monde.

En effet, ce fut la toute première réaction de Myrna et de Nicolas, devant le spectacle inattendu de l'huile qui coulait de la petite image. Ce fut aussi la réaction spontanée de tous ceux qui par la suite, ont visité la « maison de la Vierge », ainsi que de tous ceux que la Vierge « a visités » à travers le signe de l'huile coulant de son Icône dans leur propre maison.

Au départ, tout était laissé à l'improvisation et à la spontanéité des gens. Certains priaient en silence ou en larmes, subjugués par le spectacle de l'huile. D'autres, individuellement ou en petits groupes, priaient quelques « Notre Père » ou « Je vous salue, Marie ». D'autres, emportés par l'émotion, se laissaient aller à des prières jaculatoires, ne dépassant pas des cris étouffés et répétés, comme « Ô Vierge ! », « je T'en supplie », « je me jette à Tes pieds » !... D'autres laissaient monter timidement, un bout de chant !

Tout était, bien sûr, dit en arabe...

Et contrairement à l'atmosphère habituelle de tout attroupement arabe, un calme parfait régnait dans toute la maison et la rue avoisinante, où les gens attendaient sans bruit, leur tour pour entrer et prier. D'ailleurs c'est ce calme étonnant qui fut pour moi le premier signe 'positif', alors que de par mon enfance et ma formation littéraire, philosophique et théologique, j'étais profondément allergique à de « telles » manifestations.

Par la suite, je constatai, ahuri, que la prière se poursuivait nuit et jour, dans le même style, alternant entre silence, prières et chants. Au début du Phénomène, tout se passait sans aucune organisation.

La présence, par intermittence, de l'un ou l'autre des prêtres orthodoxes, introduisait une belle variante dans ce style de prière : on célébrait alors

le bel hymne de l'Acathiste, puis tout retombait dans l'improvisation habituelle.

Lentement, et sans aucune préméditation, je pris la prière en main. Je recourus aux prières liturgiques byzantines, toutes belles, ainsi qu'aux prières et chants, maronites et latins, du mois de Marie, aussi beaux que populaires. Je passais alors, tout naturellement, des heures entières, voire des nuits entières, avec les fidèles en prière, dont un bon nombre de chanteurs de « Chœur-Joie » chorale de l'église Notre-Dame de Damas, que je desservais avec deux autres prêtres.

À cette prière, participaient, de vive voix ou en silence, les nombreuses personnes qui emplissaient nuit et jour 'la maison de la Vierge'. Des chrétiens de tous bords y voisinaient avec des musulmans qu'un immense respect ou un mal quelconque poussait vers la Vierge Marie. Comme il se doit, les guérisons ne se firent pas attendre, dont la première fut celle d'une femme musulmane du nom de RAKIEH KELTA, sous les yeux d'un médecin jordanien, résidant à Damas, chrétien mais athée, du nom de Jamil MARGI, qui fut littéralement terrassé !

En outre, dès les premiers jours, la maison fut envahie, surtout la nuit, par des malades de toutes sortes, des enfants en premier lieu, que leurs parents déposaient sur le lit de Myrna et de Nicolas, près de « l'icône miraculeuse », tandis que les prières, liturgiques ou personnelles, et les chants alternaient sans arrêt.

De leur côté, Myrna, Nicolas et les membres de leurs deux familles, ainsi que quelques voisins, étaient absorbés, sans affectation aucune, par la prière et les services réclamés par les visiteurs, dont un bon nombre quêtait continuellement des informations... et repartaient, emportant un bout de coton imbibé d'huile, enveloppé dans du plastique. Tout cela se passait, et continue de se passer jusqu'à ce jour, 8 octobre 2007, dans la plus grande gratuité.

Ce rythme de vie s'est maintenu du 27 novembre 1982, au matin du 9 janvier 1983, jour du transfert, sur ordre du Patriarche Grec Orthodoxe, de l'« Icône Miraculeuse » - c'est ainsi qu'elle fut qualifiée par le Communiqué officiel de ce Patriarcat le matin du 31 décembre 1982 –

de la maison à l'église paroissiale de la Sainte-Croix. Ce transfert fut, tout simplement, un triomphe.

La prière accompagna l'icône durant son exposition à l'église. Mais elle se maintint « à la maison de la Vierge », devant la seconde des trois images originelles restantes. Bien plus, elle redoubla de ferveur et de foi, quand, le 17 janvier 1983, cette seconde image exsuda de l'huile à 15h 30, devant un groupe venu prier le chapelet ! Et quelle ne fut pas la joie de toute la famille, le soir du retour discret à la maison, de l'« Icône Miraculeuse », le lundi 21 février 1983, quand cette « icône » se mit de nouveau à exsuder de l'huile !

Depuis ce jour, « la maison de la Vierge » continue d'accueillir tous ceux qui y viennent prier, quelle qu'en soit l'origine ou leur appartenance religieuse. Plus rien, ni personne n'a pu stopper cette vie de prières. Ni temps, ni routine, ni lassitude, ni moquerie ! Même la mort du frère aîné de Nicolas, Awad, survenue en mars 1987, à la suite d'un cancer foudroyant et douloureux, n'a rien changé à ce régime de prières, en dépit de toutes les traditions et coutumes qui entourent le défunt, soit à la maison, soit à l'église, et les jours qui suivent l'enterrement. Tout alors était prière et chants, les chants exécutés surtout par Myrna et la fille aînée du défunt, Alice qui a 16 ans. Même le transfert du corps du défunt, de la maison à l'église paroissiale, fut une manifestation de foi étonnante, car le cercueil était porté à bout de bras, par des amis chrétiens et musulmans du défunt et de la famille, qui scandaient leur marche jusqu'à l'église par cette prière chantée : « Ô Vierge, ouvre grandes Tes portes ; Awad est l'un de Tes préférés ».

Ce mouvement de prière revêtit plusieurs formes.

Le jour, les portes restant toujours ouvertes, chacun prie comme il l'entend. La nuit, il en va de même pour quiconque frappe à la porte, à quelque heure que ce soit.

Dans l'après-midi, fut instituée une double prière : le chapelet médité à heure fixe (16h30 l'hiver, 17h30 l'été), suivi de la prière commune, conduite par un prêtre, quand il s'en trouve, ou, le plus fréquemment, par un laïc (à 17h en hiver, et à 18h en été). Cependant la prière peut rebondir et se prolonger, en fonction de nouveaux visiteurs, individus ou

groupes, jusqu'à une heure quelquefois bien tardive. Ce rythme s'est stabilisé jusqu'à ce jour, car il semble accommoder tout le monde. Il en va de même pour la prière durant « le mois de Marie », mois de mai, suivi en juin de la prière au Sacré-Cœur de Jésus.

Cependant, en période d'anniversaire de la Fête de Soufanieh (26 – 27 novembre), tous les rythmes de prière prennent aussi, quelques jours avant et après, une allure bien différente et dense. Les pèlerins affluent d'un peu partout. La prière s'intensifie en nombre de visiteurs, en animation, en chants et en durée. La maison ne désemplit pas. Cela est d'autant plus vrai, que bien des pèlerins, surtout des français, des égyptiens et parfois des canadiens, trouvent à loger dans la « Maison de la Vierge », de par la volonté expresse de ses « habitants ».

D'ailleurs les amitiés créées à partir de Soufanieh, entre des personnes venues de si loin, et de cultures si différentes, sont telles qu'elles enveloppent toute l'atmosphère, y compris la prière, d'une chaleur, humaine et spirituelle exceptionnelle.

Des célébrations liturgiques, toujours présidées par un évêque, ont lieu chaque année, dans l'une ou l'autre des églises catholiques de Damas. Plusieurs évêques de Syrie ou du Liban, aussi bien grecs catholiques et maronites que syriaques orthodoxes, assistaient quelquefois à cette messe. Il n'était pas rare d'y voir le Nonce Apostolique ou son représentant, comme Mgr Luigi Accogli ou Mgr Pier Giacomo Di Nicolo ainsi que Mgr Diego Causero qui nous fit la surprise d'y assister, peu de temps avant qu'il ne quitte Damas.

Cette vie de prière, continue et intense, a débouché aussi, spontanément, à deux périodes différentes, sur deux nouvelles « formules ». La première fut, il y a dix ans, la célébration de la messe, tous les samedis soir et la veille de certaines fêtes. La seconde fut, il y a six ans, une veillée de méditation et de partage, tous les mardi soirs à 21h. Les jeunes surtout en constituent un public on ne peut plus fidèle et actif.

Tout cela a pris, à Soufanieh, une allure de normalité qui tranche avec ce qui se passe durant les Semaines saintes. En effet, ces Semaines vécues à Soufanieh, que Pâques soit unifiée ou non, sont porteuse d'un afflux de prière exceptionnelle. L'unification de la Fête des Fêtes renouvelle l'espérance ancrée au fond des cœurs, de l'Unité de l'Église,

et teinte toutes les prières et les chants, si puissants, de ces jours, d'une joie et d'un dynamisme qui s'alimentent au suprême degré par les multiples signes des stigmates, de l'extase, du message et de l'exsudation d'huile de l' « Icône Miraculeuse ».

Par contre, en période de double fête de Pâques, la prière se fait, je dirais, plus intérieure et plus lourde, par suite de l'absence de tous ces signes, et de l'accumulation des déceptions, ainsi que de la méditation renouvelée de ce qui « paraît » être, la permanence de l'échec de la Croix et de la Résurrection de Jésus, à cause précisément de ceux qui Le représentent, et de ceux aussi qui portent Son Nom.

Toute cette vie de prière à Soufanieh, est à la portée de quiconque vient y prier, quel que soit le va-et-vient des visiteurs, et quelque occupation que soit celle de Myrna et de sa famille.

Cependant, il existe en cette maison, une place de choix pour la prière et la méditation, qui échappe généralement à tout ce mouvement, et qui constitue une véritable oasis de silence et de paix : c'est la toute petite chapelle, qui a été inaugurée en 1987 sur la terrasse où était apparue la Sainte Vierge. Et c'est là aussi que bien des prêtres aiment se retirer, pour y célébrer la Sainte Messe. Et c'est aussi le refuge de bien des laïcs...

Ce puissant mouvement de prières, pouvait-il rester confiné à Soufanieh?

Dès les premiers jours, la contagion de la prière s'est répandue dans la ville de Damas, et au-delà, chaque fois qu'un visiteur ou un pèlerin venait prier et emportait un coton imbibé d'huile, voire un coton sec qui a touché l'icône, ou une reproduction sèche de l'icône. Mais cette contagion s'est spontanément transformée en une prière familiale, concrète et quotidienne, quand, durant le mois de novembre 1983 qu'on avait qualifié du mois de l'huile sainte des centaines de reproductions de l'icône, au verso desquelles avaient été écrits les noms de leurs possesseurs, se mirent à exsuder de l'huile !

Cette exsudation, inattendue et abondantes d'huile, des images et des cotons secs, s'est reproduite à plusieurs reprises un peu partout, en

Syrie, au Liban, en Égypte, en Arabie Saoudite, en Jordanie, en Irak, en France, aux États-Unis, au Canada et jusqu'en Nouvelle-Calédonie ! Partout, elle provoque, comme il se doit, un mouvement de prière.

Cependant ce mouvement de prière connut une extension et une profondeur étonnantes, dès que Myrna se mit en voyage au mois de mars 1988, pour répondre à l'ordre explicite de Jésus le soir du 26 novembre 1987 : « Va et annonce dans le monde entier, et dis sans crainte qu'on travaille pour l'unité » !

Au cours de ces voyages de mission, des centaines, voire des milliers et même des dizaines de milliers de personnes, venaient l'entendre et prier avec Myrna. Aux États-Unis, au Canada, en Australie, en Suède, en France, en Belgique, en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Angleterre...

Il va de soi que ce mouvement de prière pouvait rester sans suite pour beaucoup. Cependant ici ou là, des petits groupes de fidèles se formaient, qui se donnaient, comme à Damas, le nom de « famille de Soufanieh ». Ils constituent jusqu'à ce jour, un relais solide et heureux de prière de référence et de rayonnement : en France, au Canada, en Allemagne, en Égypte, au Liban, en Nouvelle-Calédonie, en Australie.

Devant un tel réseau de prière et d'amitié, serait-il exagéré de dire que la petite goutte d'huile ressemble bien à un petit caillou jeté, il y a 25 ans, par la main de la Vierge Marie à Damas, dans la mer immense de l'humanité ?

Il a bien fini par y provoquer des cercles à l'infini...

Pourtant, il est un aspect, dans cette prière à Soufanieh, qu'il serait injuste de ne pas relever. C'est le chant.

N'a-t-on pas dit jadis que « chanter c'est prier deux fois » ?

Le chant a toujours fait partie intégrante de toutes les prières, dans toutes les religions, partout dans le monde.

Le chant chrétien ne peut échapper à cette nécessité vitale. Il a revêtu avec les époques et les cultures, diverses expressions. L'Orient a eu son échelle de musique et sa gamme de chants dans toutes ses différentes liturgies.

Rubriques et chants y sont réglementés et conservés avec rigueur et fierté. À Soufanieh, la prière spontanée s'allia, dès le premier jour, à des chants spontanés, puisés aux répertoires liturgiques connus, ou dictées par une émotion intense qui se traduit en un « poème » populaire, improvisé.

Cela n'est pas inhabituel dans un Orient où le génie poétique s'exprime bien souvent librement lors de longues soirées chantées s'apparentant à des joutes d'improvisations et d'émulation poétique qui ne manque ni de brio ni de souffle.

L'un des premiers « poètes » à avoir écrit le premier chant populaire à Soufanieh, fut le frère aîné de Nicolas, Awad. Il en composa aussi la musique. Très rapidement, ce chant devint l'hymne de Soufanieh qui clôture, tous les soirs, la prière quotidienne devant l'icône. Cet hymne fini par rapidement faire le tour du monde, dans sa version arabe, et par être traduit et chanté en français, en anglais, en néerlandais, en allemand et en tant d'autres langues...

Or un célèbre chanteur libanais, Tony HANNA, vint à Soufanieh dans les premiers jours de décembre 1982. Il fut témoin de l'exsudation d'huile, surtout la nuit du 12 décembre 1982, où pendant quatre heures de suite, l'huile apparaissait sur l'icône sous forme de petites bulles qui grossissaient et éclataient. Il chanta à genoux, des heures sans se lasser. Quand il quitta Damas, ce fut, pour lui, un arrachement. Mais ce fut aussi une responsabilité et une mission. Il rapporta ces faits, entre autres, à son maître et ami, Wadih ASSAFI, connu parmi les plus grands chanteurs du monde arabe.

Celui-ci finit par venir à Soufanieh le soir du 31 décembre 1984. Il y chanta devant l'icône, et l'huile coula tandis qu'il chantait. Soufanieh le conquiert. Depuis ce jour, ce fut chez lui et chez l'un et l'autre des poètes et compositeurs syriens et libanais, une explosion de poésie et de chants, tous dédiés à Notre-Dame de Soufanieh.

En Syrie, sept noms sont à retenir : Riad NEJMÉ, le père Rizkallah SIMAAN, Marwan NAKHLÉ, Habib SLEIMANE, Maher CHOUFANE, Victor MOUSLEH et son fils musicien Joseph et Carmen BITTAR.

Riad NEJMÉ, jeune poète populaire au souffle puissant, a été emporté et transformé par Soufanieh. Toute sa vie et sa poésie se meuvent sous le souffle de Soufanieh. Une affection profondément filiale le lie à Wadih ASSAFI. Celui-ci a mis en musique nombre de ses plus beaux poèmes consacrés à Soufanieh. Ces chants furent d'abord chantés par Wadih ASSAFI. La chorale « Chœur-Joie » les a repris et chantés à Damas, au Liban, puis en Europe lors de ses deux tournées en 1995 et 1996, ainsi qu'en Australie en 2003. En outre les CD et les DVD de « Chœur-Joie », se sont répandus un peu partout, surtout dans le monde et en pays d'émigration, et avec eux les chants de Riad NEJMÉ et de Wadih ASSAFI. Et il faudrait en dire autant des poèmes de Riad NEJMÉ, mis en musique et chantés par un autre chanteur syrien, Elias KARAM.

Le père Rizkallah SIMAAN, lui, prêtre syrien, de la Société Missionnaire des Pères Paulistes au Liban, est à la fois poète, compositeur et chanteur. Soufanieh l'a conquis et lui a inspiré des poèmes qu'il a mis en musique, chantés et enregistrés sur cassettes, avec une belle chorale qu'il avait fondée quand il était en mission en Syrie. Ses chants sont repris aussi bien à Soufanieh que là où Soufanieh se trouve.

Quant à Marwan NAKHLÉ, c'est à la fois un poète, un compositeur et un chanteur. S'inspirant des Messages de Soufanieh, il a écrit et mis en musique quelques chants seulement, mais aux grandes envolées poétiques, théologiques et musicales. Il en est de même pour Habib SLEIMANE, dans bon nombre de poèmes et de chants, inspirés de Soufanieh, et dont il a composé la musique. Ses chants alternent l'air simple et alerte, et la musique bien étoffée et solennelle. Il n'est pas inutile, me semble-t-il, de préciser que Marwan et Habib appartiennent à « Chœur-Joie », chorale de l'Église Notre-Dame de Damas à Damas.

Pour ce qui est de Carmen BITTAR, mère et grand-mère, elle est, je dirais, la chanteuse attitrée de Soufanieh.



Depuis 25 ans, elle reste fidèle à la prière et chante humblement, sans s'imposer, presque tous les jours, de sa voix douce, chaude et vibrante. Cette présence assidue à Soufanieh, a fini par lui inspirer des chants populaires dont les paroles et la musique reflètent à la fois le cœur des Messages, et la foi, discrète, humble et fidèle, de Carmen et de son unique collaboratrice, poétique et musicale, sa fille Rania.

Victor MOUSLEH, de son côté, a écrit un poème à la Vierge Marie, et son fils Joseph l'a mis en musique. Ce chant fait partie du répertoire de Soufanieh.

Au Liban, trois poètes eurent à cœur d'écrire des poèmes à Notre-Dame de Soufanieh. Mitri NAAMAN, écrivain et éditeur, et Elias ATWÉ, homme de lettres. Chacun d'eux a écrit un poème, un seul, dans le style classique de la poésie arabe. Mais ces deux poésies n'ont pas trouvé jusqu'à ce jour, qui les mette en musique pour être chantées.

Par contre, un séminariste libanais, épris de Soufanieh, eut l'idée de créer une chorale de trente jeunes chanteurs, qui avaient, comme lui, à cœur de chanter le Message d'unité de Soufanieh. Or l'un de ces choristes, professeur de langue arabe, poète et père de trois enfants, Ilya SLEIMANE, pétri de foi, musicien à la belle voix et jouant du luth, s'attacha à reformuler les Messages de Soufanieh, en des poèmes populaires, d'une posture aisée, alerte et simple. Il en composa des dizaines que la chorale chantait dans les différentes églises du Liban, aussi bien catholiques et orthodoxes que protestantes. Devenu prêtre, Georges BATTIKHA poursuivit cette mission avec sa chorale qui porte toujours le beau nom de « Chorale de l'Unité ». Pour un pays comme le Liban, créé sur des bases confessionnelles, au sein duquel tout se meut dans un réseau de relations confessionnelles, profondément ancrées dans les mentalités, les habitudes, les sensibilités, les intérêts, voire les institutions, surtout ecclésiastiques, il fallait un courage exceptionnel ou étonnamment naïf, pour entreprendre et ... faire admettre une telle action spirituelle. Et pourtant, le Liban ne manque pas de chorales, dont les chants, la musique et les voix rivalisent de beauté, d'élévation et de recherche !

Tous ces chants reflètent tellement l'esprit et le Message de Soufanieh, qu'ils se sont répandus à travers le monde, grâce aux innombrables CD et DVD qui se distribuent gratuitement, comme tout ce qui touche à Soufanieh. Cela est vrai, surtout en pays d'émigration, comme le Canada, l'Australie, la Suède et d'autres, où les milliers de chrétiens de toute obédience ecclésiastique répondaient d'une seule voix en un écho puissant aux chants entonnés par la douce voix de Myrna.

Mais que des français y trouvent aussi une nourriture spirituelle et une atmosphère de paix et de prière, dans leur vie trépidante, au point de s'obstiner à écouter ces chants arabes, dans leur voiture, durant leurs longs déplacements, cela a de quoi faire rêver et ... réfléchir et sûrement, rendre grâce à Jésus et à la Vierge Marie !